

La source K

■ Histoire d'un « père tranquille » des PTT durant la Seconde Guerre mondiale.

Georges Lobreau, vous avez pu le voir le 14 juin sur la deuxième chaîne de télévision, au cours du débat qui faisait suite à la projection du film « Le Père tranquille » (1), dans le cadre de l'émission « Les Dossiers de l'écran » (2). C'est qu'il a été, lui aussi, un de ces combattants de l'ombre, à l'insu de tous, y compris même de sa femme. Agé de 34 ans en 1940, il travaillait à cette époque comme vérificateur au service des lignes à grande distance des PTT à Paris. Un emploi qui allait lui donner le moyen d'agir, mais aussi lui valoir bien des ennuis tout au long des années difficiles de la Seconde Guerre mondiale. Aux côtés de l'ingénieur Robert Keller, mort en déportation quelques semaines avant sa libération par les armées alliées, il a participé à la création de ce qu'on appelle « la source K ». Aujourd'hui, paisible retraité, il n'a pas oublié ces années difficiles.

L'engrenage

Arrivé presque par hasard à la Résistance, Georges Lobreau raconte son histoire avec beaucoup de simplicité, se retranchant souvent derrière son patron de l'époque, Robert Keller.

— *Je suis entré dans la Résistance un peu instinctivement, mais cela ne s'est pas fait du jour au lendemain car nous en connaissions les dangers. J'étais marié, père d'une petite fille de deux ans et d'un garçon de neuf mois. La décision n'a pu se faire qu'à la suite de longues conversations et des contacts suffisamment étroits entre collègues. C'était un engrenage librement consenti. J'avais connu Robert Keller en 1927, au cours d'un stage de formation d'agent mécanicien. Par la suite, j'ai toujours cherché à travailler avec lui ; c'était un homme extraordinaire. Dès 1940, il a essayé de se mettre en relation avec l'Angleterre en construisant lui-même un poste de radio à ondes courtes. Ce fut un échec. A l'évacuation de Paris, Keller scia les câbles téléphoniques à grande*



GEORGES LOBREAU
Combattant de l'ombre

ris et, lorsque les Allemands entrèrent dans la capitale, tous les circuits interurbains étaient inutilisables. Dans l'impossibilité de les rétablir, l'ennemi nous fit alors revenir au service d'entretien des lignes à grande distance. Evidemment nous étions très surveillés, mais, peu à peu, l'attention se relâchant, il nous devint possible de tenter quelque chose. « La source K » allait bientôt naître.

Cinq mois d'angoisse...

Sans avoir réellement le sentiment d'appartenir à une véritable organisation clandestine — il ne connaissait que Robert Keller — Georges Lobreau travailla alors à la mise en place d'une table d'écoute sur le câble téléphonique Paris-Metz que les Allemands utilisaient pour leurs liaisons avec les états-majors de la Luftwaffe et de la Kriegsmarine. Une telle opération n'allait pas sans risques. En avril 1942, après avoir provoqué volontairement un dérangement sur le câble à Noisy-le-Grand, Robert Keller et deux chefs d'équipe allèrent sur les lieux pour réparer. Georges Lobreau, de son côté, était chargé de vérifier la bonne exécution des travaux. Là, sous les yeux des techniciens allemands et sans éveiller leur attention, commença le véritable travail : effectuer une dérivation du câble vers un pavillon voisin occupé par les services de renseignements de la Résistance. Après une nuit de travail, soixante-dix circuits étaient à la disposition de la table d'écoute du pavillon. Durant cinq mois, les forces alliées purent ainsi recueillir les renseignements les plus précieux sur les unités allemandes, leur stationnement, leurs effectifs, leurs pertes, les effets des raids alliés, le mouvement des navires, la composition nominative des états-majors, les opérations projetées, etc. Pendant tout ce temps, Georges Lobreau, comme ses camarades, vécut dans l'angoisse d'une dénonciation, d'une imprudence, de l'arrestation. C'est, malheureusement, ce qui arriva.

... et trente de déportation

A la suite d'indiscrétions, le danger se précisa. L'installation fut alors repliée en une nuit et le pavillon abandonné. Cependant, au mois de décembre 1942, Georges Lobreau effectua une dérivation du même genre, à Livry-Gargan, sur le câble Paris-Strasbourg. Là encore, l'opération se passa sans heurts et 140 circuits, cette fois-ci, sont mis à la disposition des résistants. Les événements vont ensuite se précipiter.

— *Keller a été arrêté le premier, le 23 décembre, se souvient Georges Lobreau. Mon arrestation eut lieu pratiquement en même temps, les autres agents des PTT de l'équipe l'ont été par la suite. Les gens de la Gestapo m'ont interrogé pendant deux heures à la prison de Fresnes. Ils étaient très au courant de nos activités, Keller ayant tout pris sur lui. Je ne pouvais nier, bien entendu, et j'ai répondu que je n'avais fait qu'exécuter les ordres de mon patron. Les Allemands cherchaient la tête du réseau et, de ce fait, je n'ai pas été autrement inquiété. Par contre, Keller, lui — il avait une femme et quatre enfants — a été condamné à la peine de mort, peine qui fut commuée en travaux forcés à perpétuité. Il mourut du typhus en déportation, un mois seulement avant l'arrivée des Anglais. Pour ma part, j'ai d'abord été envoyé en Autriche, à Mathausen, puis en Allemagne à l'usine de construction des « V2 ». Celle-ci a alors été détruite et je me suis retrouvé au camp de Dora comme électricien-dépanneur. Dora, c'était deux tunnels parallèles sous une montagne. Entre ces tunnels, des travées qui comportaient chacune une usine. C'était immense. Là, je suis resté six mois sans voir la lumière du jour, sans sortir, sans eau pour me laver. Nous étions obligés, pour boire, de prendre de l'eau aux bétonnières. J'ai aussi passé quelques jours à Buchenwald et, à la fin, les Russes nous ont libérés. Au total, trente mois de camp de concentration. J'ai réussi à m'en sortir parce que je connaissais un travail manuel. Les Allemands avaient besoin de gens qui savaient travailler de leurs mains. Rapatrié, j'ai été assez surpris d'apprendre que j'appartenais à une organisation officielle de la Résistance ; j'ai été démobilisé et j'ai repris normalement ma carrière de fonctionnaire. Voilà.*

Et si vous demandez à Georges Lobreau ce qu'il retient de plus important de cette période de sa vie, il vous répondra tout simplement :

— *La connaissance des hommes.*

(1) « Le Père tranquille », film de René Clément (1946), qui relate les aventures d'un bon bourgeois français faisant semblant de vivre tranquillement alors qu'il est en réalité le chef d'un réseau de résistance. Le film était suivi d'un débat sur la Résistance.

(2) Participaient également à cette émission : MM. Max Arbez qui aida des réfugiés à passer en Suisse, le père Louis Farcet, curé de Vierzon, sur la ligne de démarcation pendant la guerre, Ernest Kencnich, le véritable « Père tranquille », Maurice Lemaire, président du réseau « Résistance - Fer », Henri Michel, secrétaire général du Comité de l'histoire de la deuxième guerre mondiale, le colonel Rémy, François Tardif, résistant en Corrèze, et Paul Torricini, membre du réseau Ajax. Alain Jérôme, journaliste, animait le débat.